



GRATUIT

SSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

L'été des amateurs de polar se termine bien mal avec la disparition d'un des derniers monstres sacrés. Après Ed McBain et Donald Westlake, c'est Elmore Leonard qui nous quitte. Impossible de parler ici de tous ses romans, il y en a tant ! D'autant plus impossible que je ne les ai pas tous lus. Juste deux exemples, représentatifs de son œuvre immense.

Pour faire très schématique, Elmore Leonard a écrit, en début de carrière, des westerns très sombres, très noirs et sans illusions, puis il est passé à des polars drôles, très drôles parfois, même si parfois un peu de la noirceur de ses premiers westerns pointait son nez.

Pour les westerns, j'ai choisi *Hombre*, adapté au cinéma par Martin Ritt avec Paul Newman dans le rôle principal : Pour son dernier voyage, la diligence Hatch & Hodges transporte d'étranges passagers. Mis à part le cocher et un employé de l'agence, il y a là l'ancien administrateur de la réserve apache de San Carlos et sa jeune épouse ; une jeune femme qui vient de passer trente jours prisonnière chez les indiens ; un cow-boy qui a pris sa place à un jeune soldat en le menaçant ; et John Russell. John Russell est blanc, il a les yeux bleus, mais il a vécu des années avec les apaches de la réserve et se sent plus indien que blanc. Le deuxième jour, la diligence est arrêtée par les amis du cow-boy, qui sont là pour voler l'argent détourné par l'administrateur. Ils partent avec leur butin, une otage, les chevaux et toute l'eau. John Russell devient alors le seul espoir de survie des voyageurs. Un homme qu'ils ont tenu à l'écart pendant tout le début du voyage, un homme qu'ils considéraient comme un sauvage, un homme qui n'a peut-être pas de grandes raisons de leur venir en aide.

C'est la quintessence des westerns d'Elmore Leonard : très noir, faisant une description sans concession d'un Ouest rude, sauvage, raciste et sans pitié pour les faibles et les vaincus. Stylistiquement aussi c'est du pur Leonard : pas un mot de trop, descriptions, dialogues, suspense au cordeau. Le narrateur, comme le lecteur, ne comprend pas ce que veut et ressent Russell, comme lui il le découvre au fur et à mesure, et subit la loi de cet homme discret mais implacable, qui ira au bout de sa logique et de ses convictions, sans jamais tenter de s'expliquer face à des gens qui l'ont condamné à l'avance. Impressionnant, émouvant, impeccable.

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

LE SUSPENSE DOMESTIQUE DE LINWOOD BARCLAY

Alors qu'il fut l'un des invités les plus prestigieux du festival 2012 Quais du Polar à Lyon (il a inséré sur son site une vidéo de dédicaces dans le TGV et où on le voit, grand gaillard à cheveux blancs, souriant derrière sa tablette, et signant ses poches chez J'ai Lu), **Linwood Barclay** s'avère être un gros fournisseur de polars pour l'été. Après le coup de projecteur général sur le bonhomme et ses œuvres grâce au titre *Les Voisins d'à côté* (dans *La Tête en Noir* n°156, mai 2012), intéressons-nous à ***Crains le pire***, un autre pavé de cinq cents pages, et pointons avec plus de précision les ingrédients qui font sa popularité. Tout d'abord ses titres en français jouent habilement sur la proximité avec le lecteur grâce à leur injonction directe : ***Crains le pire*** ou ***Ne la quitte pas des yeux*** s'adressent en effet plus à un proche de la victime qu'à la victime elle-même. Et quel personnage est plus proche que l'un des parents ? Ainsi, d'emblée, le ton est donné. Dans ***Crains le pire***, il est dramatiquement confirmé dès les premières lignes du prologue :

Le matin du jour où j'ai perdu ma fille, elle m'a demandé de lui faire des œufs brouillés.

- *Tu veux du bacon avec ? ai-je crié en direction de l'étage, où Sydney se préparait pour aller travailler.*

- *Non, a-t-elle répondu de la salle de bains.*

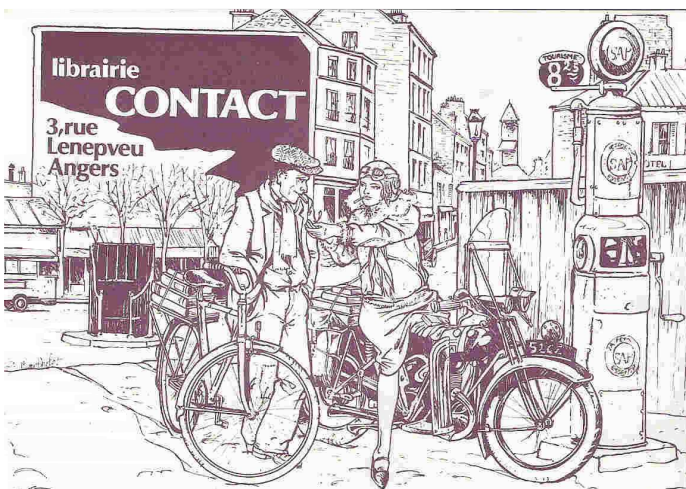
- *Des toasts ?*

- *Non plus.*

Voilà la grande force de Linwood Barclay : s'inscrire dans le quotidien. Ce n'est pas pour rien qu'il est l'un des meilleurs représentants du domestic suspense. Et son originalité n'est pas de viser le point de vue féminin (pour plaire au genre du public a priori conquis d'avance par le côté « domestic ») mais le masculin ! Jusqu'à

présent, à la femme étaient dévolues les intrigues de cellules familiales infestées comme chez Patricia MacDonald, ou les thrillers venant faire exploser le tranquille ronron de la maison. Linwood Barclay, lui, sort l'homme de son rôle de prédateur en puissance développé par ses collègues féminines et le replace dans son rôle de père. Il va le déstabiliser par des événements proches du vécu de chacun : chômage, maladie, divorce et surtout enfants adolescents en rupture. Il use d'une technique d'écriture imparable (inspirée de celle du classique Ross MacDonald dont il est fan) : le « je » du narrateur et surtout le passé composé qui assoit bien les paroles dans l'immédiat et le constat. Loin de tomber dans les pièges habituels du discours intérieur « parlé littéraire », il rentre dans le point de vue d'un homme de son âge (il est né en 1955) et, par là-même, communique son identification au lecteur. Un homme ne se prend pas la tête en circonlocutions psychologiques, ni en descriptions intimistes comme celles des tics, des gestes, des vêtements ou des décorations intérieures. Un homme est plutôt dans le constat et l'action. À l'adversité et au malheur, il répondra plus par le geste ou la dépression que par le mot. D'où ce style plat, sans grand vocabulaire, aux phrases courtes qui rendent compte de sa vision immédiate. D'où aussi ce décor urbain, anodin, de fast-food, de zones industrielles, de lotissements, d'autoroutes, de supermarchés. D'où aussi cet emploi du temps tranché et basique : boulot/repos, jour/nuit, tranquillité/angoisse. Comment rester indifférent à cette première phrase : *Le matin du jour où j'ai perdu ma fille, elle m'a demandé de lui faire des œufs brouillés ?* Le lecteur comprend tout de suite que l'injonction du titre ***Crains le pire*** s'adresse à ce père aimant, ici, dans un rôle nourricier. Et le mot « perdu » joue alors sur ses horribles sens. Le prologue est d'ailleurs éblouissant de concision tout en étant rempli des pistes et indices du livre. Tous les personnages à venir sont cités et situés, toutes les tensions esquissées, sans oublier l'historique, la géographie des lieux etc. Et quand le père inquiet téléphone à l'hôtel où travaille sa fille pour s'entendre répondre que personne ne la connaît, s'ouvre alors le chapitre 1 de sa descente aux enfers.

Pour le narrateur, l'enquête est alors agressée par le travail, la police, son ex-femme mais aussi la fatigue, le désespoir et le non-dit. Le télépho-





ne portable et l'ordinateur multiplient aussi les agressions et les leurres. L'entourage est rendu ambigu par le nouveau regard du narrateur. Le coupable se tient-il là, tout

près, sous son masque compatissant ? Et de quoi serait-il coupable ? Mais, hélas, et c'est trop triste de finir ainsi, tout comme dans *Les Voisins* d'à côté où l'on divaguait vers une obscure escroquerie universitaire, Linwood Barclay ne tient pas la distance dans ***Crains le pire***. Acculé par la nécessité d'écrire son pavé avec une progression de plus en plus factuelle, il intègre, à la moitié du livre, des éléments qui sortent du quotidien (ici des malfrats et un trafic d'immigrés exploités) faisant déraiser son angoissante histoire intériorisée en improbable thriller extraverti. Quel dommage ! Pourquoi n'écrit-il pas des romans plus courts ?

Michel AMELIN

Pause pour Claude... mais quatre nouveaux rédacteurs...

Affaibli par des ennuis de santé à répétitions, notre ami Claude Mesplède a besoin de souffler un peu et suspend provisoirement sa participation à notre fanzine. Cette nouvelle nous attriste profondément mais nous comprenons cette décision et nous lui souhaitons un rapide rétablissement lui permettant de retrouver sa place parmi nous. Cette nouvelle arrive juste au moment où *La Tête en Noir* augmente sa pagination et accueille quatre nouveaux passionnés de littérature populaire et policière. **Martine** (journaliste), **Antoine** et **Julien H.** (romanciers - fondateurs de la collection d'ouvrages *Gore Trash*) sont tous les trois Angevins. **Julien V.** (journaliste - fondateur du site *K-Libre*) est notre relecteur depuis de nombreux numéros. Bienvenue à ces nouveaux collaborateurs qui conforteront, j'en suis sûr, l'intérêt de notre fanzine.

Jean-Paul Guéry

La chronique de J-M Laherrère

Suite de la page 1

On continue avec **Road Dogs**, un polar, mais j'aurais pu en choisir vingt autres ...

Jack Foley, le braqueur de banque, tombeur de ces dames... est tombé. Le voilà en prison en Floride, enfermé pour trente ans. La fin d'une belle carrière ? Non, grâce à Cundo Rey, truand cubain plein de fric qui se prend d'amitié pour lui, et va jusqu'à lui payer les services de son avocate, une as du barreau, qui réussit à faire réduire sa peine. Résultat, Jack se retrouve dehors avant son bienfaiteur, qui lui demande d'aller l'attendre à Venice Beach, Los Angeles Californie. C'est là que Jack fait la connaissance de Dawn Navarro, maîtresse de Cundo, voyante, arnaqueuse... et pressée de mettre la main sur le magot du petit Cubain. Celle-ci voit en Foley le parfait partenaire pour cette opération. Mais Jack peut-il lui faire confiance ? Et comment savoir ce que Cundo Rey a derrière la tête ? Qui mène vraiment la danse dans cette histoire ? Heureusement Jack Foley est cool et il a de la ressource.

Elmore Leonard au mieux de sa forme. Un personnage principal elmorien en diable (on peut dire elmorien ?). Cool comme ce n'est pas permis, maître de lui et de toutes les situations, même les plus tendues. Des dialogues époustoufflants, une maîtrise de l'intrigue et de l'écriture magistrale... Bref tout ce qu'on aime. Ajoutez quelques clins d'œil, des références à des romans passés, et vous avez ce *Road Dogs*, variation du Maître sur le thème archi-connu de la femme fatale et du triangle amoureux. Une variation qui prouve que, finalement, le talent change en or les clichés les plus rebattus.

Je ne peux conclure sans citer un petit livre absolument délicieux et passionnant, *Mes dix règles d'écriture*, où le grand homme dit l'importance qu'il accorde aux dialogues, et cite dix règles dont celle-ci qui synthétise génialement son style : « La plus importante de mes règles résume toutes les autres. Si ça a l'air écrit, je réécris. »

Vous allez nous manquer monsieur Leonard.

Jean-Marc Laherrère

Hombre (*Hombre*, 1961), Rivages/noir (2004). Traduit de l'américain par Elie Robert-Nicoud.

Road Dogs (*Road dogs*, 2009), Rivages/thriller (2010). Traduit de l'américain par Johanne Le Ray.

Mes dix règles d'écriture, (*Elmore Leonard's ten rules of writing*, 2001) Rivages/noir (édition hors commerce, 2009). Traduit de l'américain par Johanne Le Ray et Jeanne Guyon.

Y'A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE



ROCK HARDI N°44

Superbe couverture de Margerin pour le 44^e épisode des aventures du prozine Rock Hardi qui depuis 30 ans assure une belle promo au rock, au roman noir et à la BD. Drivé de main de maître par le toujours jeune rédac'chef

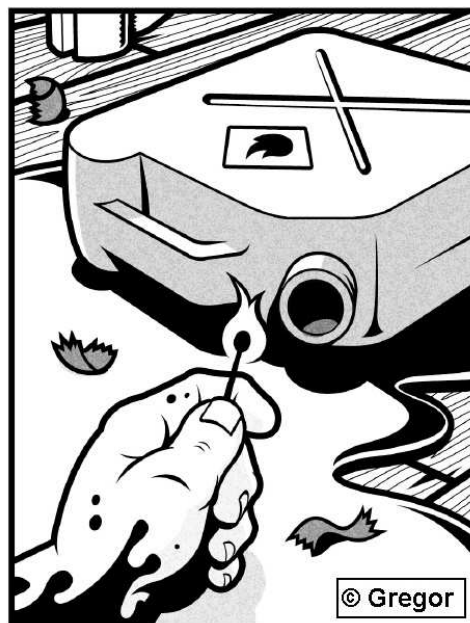
Fabrice Ribaire, Rock Hardi est un élément incontournable du paysage alternatif français et le sommaire de ce numéro est plus qu'alléchant : **Interviews** Frank Margerin, Pat Kebra, Oberkampf, Bruce Joyner (2ème partie), Mystery Machine, La Flingue, The Bratchman, Titty Twister, The Skeptics. **Dogs** par Catherine Laboubée. **Commandant Achab**. **Surfin' Pérou !** : Los Stomias, Los Protones. **Rubriques** disques, livres, BD, radio, Web... **Inclus un CD compilation Grand Prix Vol. 12** particulièrement rock avec les participations de Tony Truant (ex-Dogs), Bruce Joyner & The Reconstruction, Pat Kebra (ex-Oberkampf), La Flingue, Los Stomias, Los Protones, Mystery Machine, The Bratchman, The Skeptics, Titty Twister. 18 titres dont 88 % d'inédits !

68 pages + CD 18 titres Grand Prix Vol. 12 Disponible contre un petit chèque de 7 euros à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand). **Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !**

« **Apathie for the devil : les seventies - voyage au cœur des ténèbres** » de **Nick Kent**. Rivages Rouge Poche. Qui mieux que l'anglais Nick Kent pourrait nous raconter les seventies sous l'angle du rock ? Né en 1951, le célèbre journaliste musical du non moins célèbre New Musical Express a traversé la décennie aux côtés des plus grands groupes de rock du monde (de Led Zep au Clash en passant par Bob Marley, les Stones, les Sex Pistols, Iggy Pop ou David Bowie) et il nous livre dans ce récit autobiographique une multitude d'anecdotes. Un ouvrage indispensable pour comprendre les seventies... (480 p. - 11 €)

Pulpead, de **John Jeremiah Sullivan**. Calmann-lévy. Journaliste pour le New York Times Magazine et rédacteur en chef d'une

revue littéraire, Sullivan raconte son Amérique à lui à travers de longues chroniques-reportages dans lesquelles il explore avec talent des thèmes aussi divers que le rock, la littérature du sud ou l'évolution inquiétante des animaux. Parmi les quatorze trésors de ce recueil, on se délectera à la lecture d'un reportage sur un festival de rock chrétien et on retiendra les portraits incroyables d'un vieil écrivain du sud, d'une pseudo star de la télé-réalité, d'un légende vivante du blues et de Bunny Wailer, rescapé du groupe de Bob Marley. Une passionnante anthologie mais aussi un témoignage utile pour mieux appréhender la culture américaine (510 p. - 22.50 €)



Le Gang de la clef à molette, d'Edward Abbey. Gallmeister. 24,50 €. Attention chef d'œuvre ! Si vous êtes sensible à la cause écologique et adepte des méthodes qui frappent les esprits, alors ce gros roman illustré par Crumb lui-même est pour vous. Il est question ici de la rencontre entre 4 militants écolos qui unissent leurs forces et sabotent les symboles de cette société américaine de consommation qu'ils détestent tant. Il y a un toubib spécialiste des panneaux publicitaires, un mormon polygame amoureux du Grand Canyon, un vétéran du Vietnam qui ne supporte pas un barrage défigurant le fleuve colorado et une jeune femme déjantée qui tourne la tête à tout le monde. Véritable icône de la culture underground et défricheur de la défense de l'environnement, l'américain Edward Abbey (1927 - 1989) est avant tout un écologiste convaincu, dans la lignée d'un Thoreau, et il signe ici un formidable roman à la gloire des activistes pro-décroissance.

Jean-Paul Guéry

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Le Dernier roi de Brighton, de Peter Guttridge (Rouergue Noir, trad. J.-R. Dastugue. 2013).

Brighton, aujourd'hui, un homme empalé sur la plage « les barbares aux portes ». Brighton, 1963. Un train de convoyeurs de fonds est attaqué. L'affaire est aussi brutale que réussie, le magot disparaît sans laisser de traces. À dix-sept ans, John Hathaway est particulièrement impressionné. John est un gars sympa, qui a des potes, joue dans un groupe de musique, et a un côté un poil innocent : c'est bien le seul à ne pas voir que son père a toutes les allures d'un Parrain de la ville...

Des deux parties du roman, la première est la plus sympathique et réussie : Guttridge rend parfaitement le Brighton de l'époque, avec une bande-son qui décoiffe (chaque chapitre est sous les augures d'un morceau). L'histoire se dévoile petit à petit (même si, rappelons-le, John ne voit vraiment pas grand-chose) et on observe comment la ville se dessine. La seconde partie, actuelle, est beaucoup plus classique – malheureusement. (22,80 € - 410 p.)

Les Impliqués, de Zygmunt Miloszewski (Mirobole, trad. K. Barbarski. 2013).

Cezary Rudski organise des thérapies collectives de constellations familiales – vous apprendrez ce que c'est dans le roman. La dernière en date est dans un lieu propice à la méditation : un ancien monastère de Varsovie. La séance du samedi soir étant particulièrement puissante et éprouvante, Rudski coupe court et donne sa soirée aux quatre membres présents. Le dimanche matin, on retrouve l'un des participants morts, une broche à rôtir plantée dans l'œil. L'affaire est confiée au procureur Szacki, mais elle ne sera pas simple : « Il avait l'impression que tout tombait en ruine. La théorie selon laquelle Telak avait été assassiné par un participant à la thérapie lui semblait tour à tour crédible et fantaisiste, avec une préférence de plus en plus marquée pour la seconde option [...] Peut-être devrait-il lever le pied, confier l'affaire à la police et attendre tranquillement le résultat le plus probable, à savoir le fameux CSS, 'classé sans suit' ».

Si cela commence comme un roman d'énigme (et en suit parfois les développements), à l'arrivée nous en sommes loin et ce polar, sacrée découverte – bien joué Mirobole –, est particulièrement explosif (même s'il n'y a quasiment aucune action). Miloszewski se joue du lecteur, alternant toute une série de fausses

pistes, et à travers Szacki, il revisite l'histoire de la Pologne et de Varsovie. Le livre est particulièrement prenant, retors et l'auteur, alternant les registres, habile à souhait. (22 € - 445 p.)

La Méthode du Crocodile, de Maurizio de Giovanni (Fleuve Noir, trad. J.-L. Defromont. 2013).

L'inspecteur Lojacono, tombé en disgrâce, a été muté à Naples où il est affecté au bureau des plaintes avec interdiction absolue de toucher à une enquête... Mais, une nuit, de garde, il se retrouve sur les lieux d'un meurtre. Il décèle deux ou trois choses, émet quelques hypothèses et, remarqué par le substitut du procureur, va se retrouver chargé – avec quelques collègues qui ne l'aiment pas – de ce que la presse a surnommé l'affaire du Crocodile : un tueur méthodique qui s'en prend à différentes victimes. Sur chaque scène du crime, on retrouve inmanquablement une balle de .22 et quelques kleenex trempés de larmes...

Remarqué chez Rivages par l'excellent L'Hiver du commissaire Ricciardi, Maurizio de Giovanni offre ici un roman « contemporain » dans un style différent. L'affaire est bien menée (on est loin d'une simple histoire de SK) – même si les confessions du tueur sont superfétatoires. Naples y est radiographiée dans son urbanisme et sa population. « Une ville qui vous glissait dans les doigts, se liquéfiait ou s'évaporait soudain », et les personnages bien sentis même si un peu caricaturaux parfois. La Méthode du Crocodile n'est pas du niveau de L'Hiver du commissaire Ricciardi, mais c'est un bon thriller qui se laisse lire. (19,90 € - 288 p.)

Christophe DUPUIS



la Sadel

**Coopérative au
service des savoirs**

7 rue de Vaucanson - Angers - Tel 02.41.21.14.60

www.sadel.fr

Martine lit dans le noir

Un pays à l'aube et *Ils vivent la nuit*, de Dennis Lehane (Rivages « Thriller »)

Un **Lehane**, on l'attend toujours un peu impatientement. On se dit que ce sera un bon livre. On a lu *Mystic River*, *Gone*, *Baby Gone*, *Shutter Island*, *Ténèbres* prenez moi la main... Et puis, il y a eu ***Un pays à l'aube***, formidable fresque de Boston au sortir de la Première Guerre mondiale. Les soldats blancs américains, de retour de la vieille Europe, reviennent mourir au pays de ce qui a tué Apollinaire, contaminent leurs proches et, pour les survivants, obtiennent dans les usines des places tenues jusqu'alors par des noirs. Des « nègres qui ne seront jamais de ce pays », éructe Mc Kenna, immigré irlandais qui s'est fait une place au soleil dans la police locale. C'est tout cela, *Un pays à l'aube*. Des histoires singulières dans le cours chaotique de l'Histoire. Des tournants de l'Histoire dans les cahotements singuliers. Les États-Unis face à la poussée du communisme et des mouvements anarchistes. Quand un pays hoquette, ses hommes trébuchent. Les cinquante premières pages du roman relatent un match de base ball improbable entre blancs et noirs, quelque part le long d'une voie de chemin de fer entre Chicago et Boston. Comme débute *Outremonde* de Don De Lillo. Mêmes exploits de home runs dans le ciel du Nouveau Monde. *Un pays à l'aube* croise plusieurs destins. Luther Lawrence a fui Columbus après quelques écarts ; l'y l'attendent femme et bientôt enfant. Les Mac Coughlin sont une famille d'immigrés nés du bon côté de l'équateur. Le père, gradé de la police de Boston. La mère, dans son monde. Trois fils. L'aîné, Danny, flic lui aussi et promis à un bel avenir si son cœur peut raison garder. Le cadet dont la trajectoire toute tracée sera déviée comme un coup de batte explose le lancer d'une base trop sûre d'elle. Et



le puis-né, Joe. Une place compliquée à occuper. *Un pays à l'aube* laisse Danny et Luther suivre leurs voies.

Ils vivent la nuit s'ouvre avec Joe, les deux pieds dans le béton. Celui ci a emprunté des chemins de traverse, à l'opposé des desseins de son père. Lequel se révélera moins carré qu'il n'y paraît. Joe tâte de la prison. Côté le milieu. Approche la mafia. Rencontre Graziela qui veut « donner du sens à son passage sur terre ». On est au milieu des années 1920. La Prohibition. Parfois des projectiles dans la nuque, comme une balle vient frapper le gant de cuir. Bientôt la fin du 18e amendement. Joe y laissera une partie de lui-même.

Les deux romans peuvent se lire séparément. Mais la fin du premier appelle une suite. Où en sont-ils, ces hommes confrontés aux tourments de l'histoire ? Dennis Lehane insuffle-t-il la même veine, le même élan dans *Ils vivent la nuit* ? Le lecteur est un animal exigeant. Il réclame sa proie. Ce livre, dont Stephen King dit qu'il est « le Parrain pour ceux qui savent penser », comporte de magnifiques passages. Des moments où l'on partage l'incertitude des héros. Où leur froideur nous confond. Où l'on pleure avec eux. On trouvera néanmoins cette suite un ton en dessous. Le sujet de la mafia est rebattu. Le sujet plus romanesque. Plus cinématographique. Le destin de Joe Mac Coughlin a moins de force que l'avenir des policiers émeutiers de Boston. Et la notion de collectif, moins présente, amène le lecteur à moins vibrer pour ceux qui vivent la nuit que pour le pays qui se lève à l'aube.

Mais un Lehane reste un bon livre. Lisez-le.

Martine Leroy Rambaud



CONTACT

Aux frontières du noir - La chronique de Julien Heylbroeck

THE CITY & THE CITY, de China Miéville Chez Pocket

Beszél et Ul Qoma sont deux villes qui partagent le même territoire. Le même ? Pas vraiment. Certes, les villes se trouvent au même endroit mais les frontières entre les deux sont très surveillées. Deux villes imbriquées dans un même « plan », dont les habitants n'ont pas le droit d'entrer en contact, et même de se voir, cela crée un sacré bordel. Les habitants de Beszél doivent ignorer les habitants d'Ul Qoma et réciproquement. Les citadins d'une ville doivent faire attention aux codes couleur des bâtiments, aux styles architecturaux car on passe d'une cité à l'autre en tournant dans une ruelle, en continuant sur un trottoir. Transgresser ces limites, regarder son voisin de l'autre ville, ou marcher un mètre trop loin dans la rue, c'est rompre. Et le début des emmerdes.

Dans ce cadre politico-urbano-science-fictionnel complexe, l'inspecteur Borlù doit enquêter sur le meurtre d'une femme d'Ul Qoma tuée, mais dont le corps a été retrouvé à Beszél... Les investigations du flic menacent de bouleverser le fragile équilibre instauré jusqu'ici. Un équilibre que beaucoup veulent fouler aux pieds, soit pour réunir les deux villes soit pour déclarer une guerre. Ce meurtre amène l'inspecteur à enquêter autour des fondations archéologiques des villes, dans l'histoire de cet espace double jusqu'à la période pré-clivage...

Mais gare, car dans l'ombre, la Rupture, une milice mystérieuse et peu bavarde, qui a des yeux partout, veille et ceux qui outrepassent les frontières en font bien vite les frais.

The City & The City est un polar dense, qui a pour cadre un univers réellement original. On reconnaît là le goût prononcé de l'auteur pour l'urbanité. Que ce soit le Londres underground des adeptes de raves du Roi des Rats ou La Nouvelle Crobuson de l'univers de Perdido Street Station, l'écrivain anglais aime les villes étranges, aux recoins fascinants et dont les ombres cachent bien des secrets. Beszél, la ville de l'Europe de l'Est, et la turcoïde Ul Qoma sont de celles-là. Cet enchevêtrement complexe de



ruelles et d'avenues se coupant et se recoupant fournit le cadre à une enquête policière a priori classique. Mais celle-ci intègre avec brio les paradigmes de cet univers personnel. Tout est là, l'histoire de cette double ville, les coutumes de ses habitants, ses groupes politiques, les deux langues, les différences, les points communs... L'univers est solide, crédible, vivant et il happe le lecteur, le faisant voyager mais aussi réfléchir, notamment sur les villes coupées en deux par un mur, on pense à Berlin ou à Jérusalem. Les néologismes qui parsèment l'ouvrage attestent de la vivacité du cadre qui s'avère très vite bien plus qu'un décor, agissant sur le cœur même de l'intrigue. Ainsi, les habitants d'une ville doivent éviser les autres, les inouïr, sous peine de rompre. Dans ces deux villes, le statut des dissensi, ces espaces que chaque ville attribue à l'autre, ont un rôle particulier, les endroits pléniers sont sûrs, les rues alter le sont moins, et si vous empruntez une artère tramée, faites attention à ne pas rompre, les liminalités de certains endroits sont pour le moins floues... Dans ce(s) lieu(x), l'enquête, le versant polar de ce livre aussi duel que son sujet, n'est aucunement laissé de côté et les investigations de Borlù nous entraînent dans des pérégrinations citadines qu'on ne lâche pas jusqu'à la fin, une conclusion pleine d'action.

Suggestion d'accompagnement musical : Afin d'éviter la rupture, il nous faut un disque pour chaque ville, voici donc de quoi composer une playlist qui mélange les deux albums suivants : **Dust** de Peter Murphy et **New King of Klezmer Clarinet** de Yom

Julien Heylbroeck

Polar & adaptation cinématographique : De *Punch Créole* à *Jackie Brown*

Le choix initial d'un roman policier et de son adaptation cinématographique, pour un premier papier d'une série amenée je l'espère à durer, est du genre cornélien. Mais il se trouve que l'actualité parfois nous rattrape ou nous abat, et ce qui n'était pas évident le devient.

Elmore Leonard est décédé le 20 août dernier à l'âge de quatre-vingt-sept ans ; l'homme aux quarante-cinq romans a vu nombre d'entre eux adaptés avec plus ou moins de réussite. En 1992, il écrit ***Punch créole*** (*Rum Punch*) qui sera deux ans plus tard édité en France aux éditions **Rivages** avec une honnête traduction de Michel Lebrun, qui apparaît aujourd'hui légèrement datée, mais qui demeure très agréable à lire et, surtout, conserve un rythme crucial pour la qualité de l'intrigue qui sera amplifié dans ***Jackie Brown***, l'adaptation brillante de **Quentin Tarantino** en 1997, par l'apport notamment de ce qui a fait le succès du réalisateur américain, et qui est présent dans le roman d'Elmore Leonard : les nombreuses et variées plages musicales, qui offrent un excellent panel de ce qu'écoutent alors les Afro-Américains, qu'ils soient groove, jazz ou rap.

Jackie Brown (*Jackie Burke* dans le roman) est une hôtesse de l'air qui travaille pour un salaire de misère après plus de vingt ans d'expérience. Coincée par les Fédéraux après la dénonciation de Beaumont, une petite frappe qui ne veut pas que sa conditionnelle saute pour port d'arme interdit, avec cinquante mille dollars et quarante-deux grammes de coke, elle se voit obligée de négocier un marché et de collaborer sous peine de repartir en prison. Les Fédéraux courent après Ordell, son commanditaire, qui fait dans le trafic d'armes et qui a mis son argent à l'abri en Jamaïque (au Mexique dans le film) et qui entend maintenant le rapatrier. Ordell fait appel à Max, un cautionneur, pour qu'il libère Beaumont (qu'il abat froidement) puis Jackie. Jackie décide de jouer un double jeu dangereux avec les Fédéraux : elle les aidera à coincer Ordell lors du rapatriement de cinq cent mille dollars, tout en faisant main basse sur le butin avec l'aide de Max, séduit pour l'occasion. Ensemble, ils préparent un plan minutieux qui vise à subtiliser un sac dans une galerie marchande au nez et à la barbe de tous les intervenants (et ils seront nombreux).

Le roman d'Elmore Leonard s'attarde longuement sur le personnage de Max (le rassurant Robert Foster), ancien flic devenu prêteur de cautions, dont il dépeint la vie privée. De plus, il

prend le temps de suivre Ordell (Samuel L. Jackson, grand black aux yeux vitreux et aux dreadlocks immenses) dans ses œuvres lucratives. Là où le film gagne en tension, c'est qu'au contraire du roman il n'offre pas une relation rapidement consommée entre Jackie et Max. Il suggère qu'il pourrait se passer quelque chose entre eux, mais jamais le scénario ne laisse penser que c'est ou ce sera le cas hormis dans les toutes dernières minutes. Quentin Tarantino est fidèle (à quelques mineures exceptions près) à la chronologie des événements et, dans une réalisation sage, il met en avant la beauté sculpturale et le charme fou de l'actrice Pam Grier jusqu'à ce que les événements se précipitent dans un avant-final où l'on comprend pourquoi le réalisateur a choisi d'adapter ce roman d'Elmore Leonard. L'on se doutait dès le début que des personnages secondaires allaient faire capoter les affaires de ce saligaud d'Ordell. Le repris de justice braqueur de banque Louis (interprété magnifiquement par un Robert de Niro sous acide plus désabusé que jamais), se voit proposer une acolyte accro à toutes sortes de drogues, Mélanie (Bridget Fonda), bimbo blonde à la poitrine généreuse qu'elle trimballe en bikini, qui est prête à tout pour partir avec le magot. Et c'est bien la façon dont il s'en sépare dans le parking du plus grand centre commercial du monde qui a dû enthousiasmer Quentin Tarantino et le décider à porter son choix sur Robert de Niro. Le réalisateur en profite alors pour quitter une narration chronologique, et multiplier les points de vue de ses personnages selon une déstructuration qui a fait ses œuvres dans *Pulp Fiction* et *Reservoir Dogs*, et qui demeure à jamais sa marque de fabrique. Aussi bien dans le roman que dans le film, la fin est amoral, mais celle du film est assurément la plus intéressante.

Julien Védrenne

Punch créole (*Rum Punch*, 1992), d'Elmore Leonard (Rivages-Noir n°294 – 370 p.)

Jackie Brown (E-U, 1997 ; 148 min.), réalisé par Quentin Tarantino avec Pam Grier, Samuel L. Jackson, Robert Foster, Bridget Fonda, Michael Keaton, Robert de Niro...

ANCIENS NUMEROS

Pour les collectionneurs, il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 163.

-> Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 8 € (chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

À tout saigneur toute horreur : *Plaques chauffantes*, de Nécrorian.

J'avoue avoir longtemps hésité avant de choisir le sujet de ma première chronique pour *La Tête En Noir*. Et j'ai finalement pris ma décision en répondant à quelques questions-clés :

« Quelle est ma valeur ajoutée ? Quel sujet pourrais-je aborder qui n'aurait pas déjà été traité par mes illustres prédécesseurs ? Et sous quel angle ? ». Voilà pourquoi j'ai pris la décision d'introduire, en tout bien tout honneur, un doigt de rouge dans votre Noir en célébrant l'espace de quelques lignes le grand retour d'un auteur majeur.



© Gregor

Je ne vous ferai pas l'injure de vous présenter **Jean Mazarin**, pilier de la collection « *Spécial-Police* » au Fleuve Noir. Mais connaissez-vous son alter-ego **Nécrorian** ? Sous ce pseudonyme trop beau pour être vrai, l'homme commit jadis cinq romans *Gore* épouvantables pour la mythique série éponyme. S'ensuivit un silence d'une vingtaine d'années, brisé en octobre dernier par la parution d'un inédit intitulé **Plaques chauffantes** chez **Rivière Blanche**.

Alors, qu'en est-il de ce nouveau roman inespéré ? En fait, il s'agit avant tout d'un polar, ce qui justifie son examen au sein de ce fanzine. Un polar très cru, très cul même (ce contexte politico-sensuel n'est d'ailleurs pas sans rappeler la crapuleuse série « *Hard 2004* », au Fleuve Noir), mais un polar quand même, où l'on trouve pêle-mêle des flics à la ramasse, une junte militaire, des révolutionnaires, des vieillards obsédés sexuels... et des crimes abominables. Flirtant avec un Post-Apo...itique sec et sexe, ce livre est un brûlot mutant écrit avec une totale liberté de ton et un plaisir communicatif sacrément rafraîchissants. Et comme Jean Mazarin a, selon les crédits, « bien aidé à terminer ce manuscrit », vous pouvez y aller

« sereinement » car c'est l'assurance d'un travail carré, nerveux, et d'une rude efficacité. Ne vous attendez pas pour autant à du *gore* « old-school », car ce roman est une sorte de dystopie polardeuse, décrite par l'auteur et l'éditeur comme « *gore* mais pas que ». Et ils ont raison : *Plaques chauffantes* aurait presque pu être signé Jean Mazarin, si celui-ci avait réussi à contenir le monstre caché dans ses tripes. Mais l'entité Nécrorian n'est pas de celles que l'on muselle, et ses interventions, bien que non systématiques, sont aussi impressionnantes qu'exemplaires.

« Oui, mais justement, quid du *gore* ? », demanderont sans doute les plus gourmets d'entre vous. Eh bien il y en a, fort heureusement, pas à foison certes, mais deux scènes d'une assez ignoble complaisance - l'une narrée et l'autre vécue « de l'intérieur », hmm... - sont là pour rappeler aux amateurs ce qu'est un véritable professionnel de la « pornographie de l'horreur ». Alors au cas où vous seriez en manque de bonne littérature d'exploitation, surtout n'hésitez pas à dévorer cette tranche d'anticipation saignante : c'est du brutal, du généreux, du noir libertaire comme on l'aime, avec même une petite touche gay-friendly burlesque qui devrait ravir Familles de France et les (frigides) barjots de Civitas. Pour certains, **Le Retour du roi** est intimement lié à Tolkien et Peter Jackson. En ce qui me concerne, il a eu lieu à Noël dernier, quand mon ami **Julien Heylbroeck** m'a ramené **Plaques chauffantes** du festival de Sèvres, orné d'une dédicace de l'auteur. Et je conclurai en citant le sémillant Darth Gerbillus, qui avait chroniqué la bête de fort belle manière dans le numéro 22 de *La Tête En l'Ère* : à quand le prochain, maestro Nécrorian ?

Artikel Unbekannt

2 RECUEILS DE NOUVELLES

Riposte-Apo (18 nouvelles – 340 p. - 19 €)
Couverture et illustrations : **Arro** Textes de : **Batista & Batistuta – G. Bergey - C. Bergzoll S. Boïdo - A. Cuidet - R. Darvel - X.-M. Fleury T. Garisaki - T. Geha - R. Herbreteau - J. Heylbroeck - R. d’Huissier - J.-V. Martineau. B. Tarvel - A. Unbekannt - P. Verry - J. Verschueren** Voilà. Nous avons survécu ! Malgré l’apocalypse du 21 décembre 2012, le futur a décidé de riposter et de prouver qu’il ne manquait pas d’avenir. En dépit des guerres nucléaires ou bactériologiques, des invasions extraterrestres, des cataclysmes naturels ou technologiques, quelque chose se passe après. Quelque chose, oui, mais quoi ? Cette riposte à l’apocalypse est-elle si réjouissante ? L’être humain y aura-t-il encore sa place ? Dix-huit écrivains amateurs ou confirmés vous entraînent dans des univers futuristes (ou pas ?) et tentent à leur manière de répondre à ces questions. Que vous soyez optimistes ou pessimistes quant à l’avenir de l’humanité, la lecture de ce recueil vous donnera au moins une certitude : si quelque chose mérite de survivre, c’est bien l’imagination.

Total Chaos (9 nouvelles – 200 p. - 14 €)
Couverture : **Arro**. Illustrations : **Arro, G. Berthelot, Gregor** Textes de : **R. Darvel - D. Delahaye, J. Hamham - V. Herbillon, J. Heylbroeck , É. Lainé. J.-B. Pouy, J. Verschueren, J H. Villacampa**. Notre société n’a jamais attendu les prévisions apocalyptiques des fin-du-mondistes de tout poil pour concocter les pires atteintes aux droits fondamentaux de l’Homme et l’imagination diabolique des hommes de pouvoir surprend chaque jour un peu plus le commun des mortels. La notion d’apocalypse ou de fin du monde se décline sous les formes les plus diverses selon sa propre perception du cataclysme ultime. Les auteurs, amateurs comme professionnels, ne se sont pas gênés pour bousculer les idées reçues sur la notion d’Apocalypse, abordant des thèmes aussi variés que l’intégrisme (religieux, moral, politique), la révolution, le chaos social, l’après-cataclysme, la folie.

Les deux anthologies sont disponibles à la boutique ou sur Internet www.phenomenej.fr/catalogue.php

CONCOURS DE NOUVELLES

Rétro-fictions

Dans le cadre de la 4e convention des littératures populaires et de l’imaginaire, **imaJn’ère 2014**, l’association imaJn’ère organise deux concours de nouvelles gratuits, ouverts à toutes les personnes majeures résidant sur la planète Terre ou en orbite immédiate. Le premier sélectionnera des textes relevant de la SFFF et le second du polar. ces textes devront prendre place entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe. Il n’est pas interdit que les personnages puissent venir d’une autre époque (on pense au thème du voyage dans le temps pour le genre SFFF), mais il est impératif que l’intrigue se situe en majorité dans la période précitée (au moins 80 % du texte). Tous les thèmes sont acceptés :

SFFF : uchronies, steampunk, gothique, utopies...

Polar : noir, enquête, investigation, politique...

Les participants ont jusqu’au **30 novembre 2013** inclus pour transmettre leur participation.

Règlement complet sur le site <http://www.phenomenej.com>



7 jours, de **Deon Meyer**. Seuil « **Policiers** ». Pour relancer l’enquête sur le meurtre d’une avocate du Cap (Afrique du Sud), un dingue menace d’abattre un flic par jour jusqu’à l’arrestation du coupable. C’est Benny Griessel qui hérite de cette affaire empoisonnée, et qui se plonge dans la vie privée de la victime. Sobre depuis près de huit mois (après treize années d’alcoolisme forcené), Benny veille sur son amie Alexa, une chanteuse sur le point de craquer et gère tant bien que mal ses deux gosses tout en traquant l’efficace sniper. *Dans cet attachant roman noir, le grand Deon Meyer décortique une société sud-africaine convalescente encore rongée par le racisme.* (22 €)

Jean-Paul Guéry

LE BOUQUINISTE A LU

Des voyous dans la vague

Voyoucratie, de Dominique Forma chez Rivages/Noir. Francis Demado est un malin. Un vrai seigneur de la voyoucratie parisienne qui a su monter son domaine féodal avec intelligence et organisation. Des lieutenants de confiance, des sergents efficaces, et l'inévitable piétaille sacrificable forment l'armée qui assied son empire mafieux avec quelques alliances judicieuses dans les domaines de la politique et de la finance. Francis est un malin, il a vécu une vie saine et, à part de brefs passages en prison, aurait presque une image respectable. Sauf que cette vie à enfourner des petites bourgeoises de son quartier branché et traîner dans ses différents établissements jusqu'à point d'heure, cette vie là, il n'en veut plus. Il ne souhaite que se retirer et laisser la main au plus efficace de ses lieutenants : Buko Oui, mais l'homme est-il à la hauteur de la confiance que lui porte Francis ? Un test s'impose. Une épreuve basée sur la propagation d'une rumeur. Francis Demado est un malin.

Chaque chapitre de la première partie du roman est une chronique des différents acteurs qui interviendront dans la seconde. Des hommes (surtout) et quelques femmes dont la vie quotidienne de voyou, pour la plupart d'entre eux, nous entraîne dans de sordides monotonies glacées et sans grandes ambitions autres que l'utilisation pour de mesquins profits des faiblesses humaines. La fin du roman nous entraîne dans les conséquences funestes engendrées par le piège de Francis. Un roman dur écrit d'une plume acide trempée dans un réalisme objectif qui fait fi des romances éternelles sur la voyoucratie. Les vaincus sont écrasés sans une once de commisération, les « vainqueurs » sont sans illusions, qui ne gagnent que le droit de continuer leurs mornes existences sans espoirs.

Vostok, de Jean-Hugues Oppel chez Rivages/Noir. L'homme qui m'appelle « l'au-tre Jean-Hugues » retourne à l'écriture après cinq longues années d'absence. Fondateur involontaire de ce qui est devenu le néo-polar avec quelques uns de ses condisciples, l'homme nous revient avec un roman noir à souhait dans le monde ténébreux et sans scrupules des grandes corporations. Il s'agit dans ce roman de « Métal-IK » une société qui exploite les « terres rares » dans une contrée désolée africaine où installations administratives et mines ont été



conçues sans tenir compte des avertissements et tabous de la peuplade Awasati – des « primitifs ». Tout se complique quand débarque dans cette usine à profits sans scrupules bien rodée Tanya Lawrence. Envoyée par l'Onu elle fait l'effet d'un coup de pied dans une fourmilière, entraînant chez les cadres supérieurs des réactions étonnamment violentes. Heureusement Tanya est sous la protection bienveillante du guide fourni par le consortium : Tony Donizzi. L'homme est compétent et particulièrement attentif, heureusement pour la dame.

Des cétacés au comportement bizarre, une tribu étonnamment fébrile et des relevés météo de la station Vostok en Antarctique émaillent ce thriller corporate. Jean-Hugues Oppel maîtrise avec brio la montée de tension dans ce mystère qui s'épaissit dans la moiteur des températures africaines et des désirs malsains. La froideur calculée du staff de managers est le contre pied climatique de cette histoire qui détaille de manière documentée les enjeux capitalistiques de grandes entreprises internationales.

Jean-Hugues Villacampa

Phénomène

Le Bouquiniste

**POLAR, SCIENCE-FICTION,
BD, COMICS AMERICAINS,
JEUX DE RÔLES**

OCCASION / COLLECTOR

3, rue Montault - 49100 ANGERS

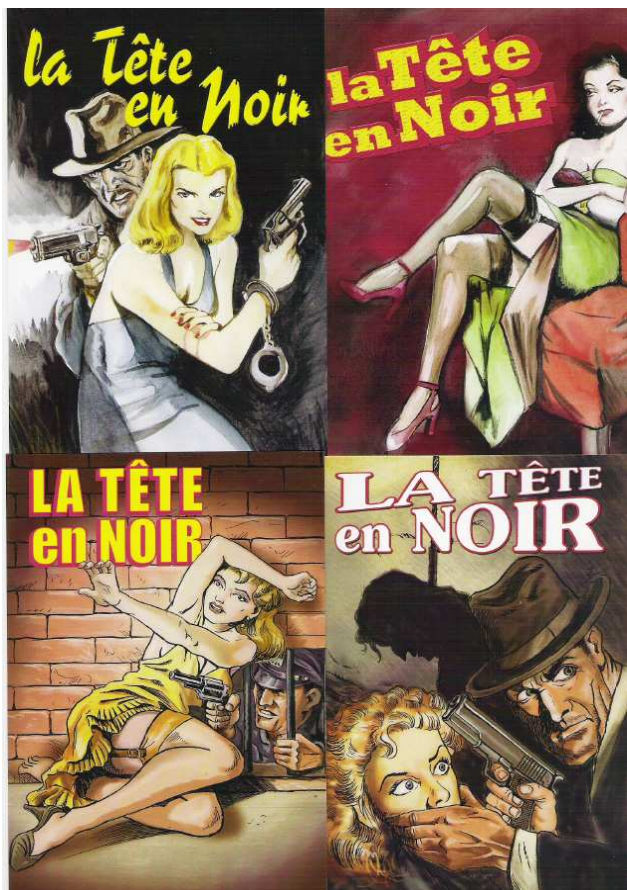
Tel : 02.41.39.74.85

CONNECTEZ-VOUS www.phenomenej.fr

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Gérard Berthelot et Grégor ont été très présents sur la convention **Imajn'ère 2013** pendant laquelle ils ont présenté quelques unes de leurs œuvres et signé des cartes spécialement éditées pour l'occasion.

Gérard Berthelot présentait un tirage très limité de 4 cartes en couleur de très belle facture dont il reste quelques exemplaires...



Vous pouvez vous les procurer en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers**. Vous recevrez en cadeau les deux magnifiques cartes numérotés en noir et blanc de **Grégor** présentées ci-dessous



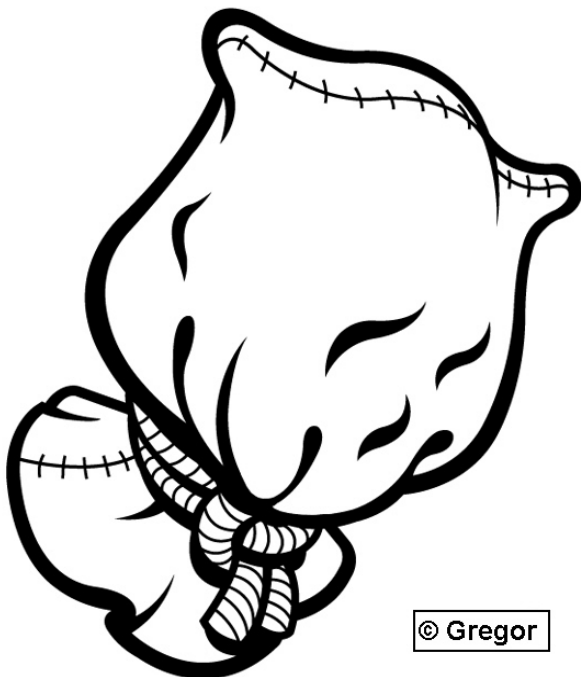
Boulevard, de **Bill Guttentag**. Gallimard « Série Noire ». Attirés par les étoiles d'Hollywood, des gosses brisés en rupture de famille affluent des États-Unis, mais découvrent en quelques jours la face cachée de la Cité des Anges. Car derrière le miroir aux alouettes de la ville de lumière, il y a la réalité d'un quotidien à base de violence, de drogue et surtout de prostitution pour tout simplement survivre. Chaque nuit, Casey, la fugueuse rebelle, se bat pour rester en vie. Chaque nuit, Jimmy le flic désabusé, traque un assassin tout en recherchant son fils junkie. Deux destins fracassés qui finiront par se croiser, loin des strass et des paillettes. *Un roman noir qui décape.* (21.90 €)

Ambulance, de **Suso de Toro**. Rivages « Thriller ». Tout juste sortis de prison, deux demi-sels sans envergure tentent maladroitement de braquer une pauvre station service de Santiago de Compostela (Espagne) et réussissent seulement à massacrer le pompiste. Sauf que la même nuit, des terroristes ont fait exploser des bombes et que la ville est bouclée. Séparé accidentellement de son complice, ralenti par une entorse très douloureuse et sans un rond, Petete erre dans la ville en quête d'aide. *Le ton très débridé du Galicien Suso de Toro s'accorde à merveille avec cet amusant roman noir alternant scènes loufoques et longs soliloques d'un pitoyable truand...*(16 €)

Avis d'obsèques, de **Michel Embareck**. Éditions de L'Archipel. A Saproville-sur-mer, l'assassinat de Fabrice Kerbrian de Roscoât sème la consternation et l'inquiétude chez les personnalités du coin. Dépensier patron de France Océan, un des fleurons de la PQR (Presse Quotidienne Régionale), la victime se débattait dans de sévères ennuis financiers. La police est sur les dents tout comme Victor Boudreaux, le privé convalescent mêlé bien malgré lui à un trafic de d'œuvres d'art religieux. Leurs enquêtes vont démontrer que si ce journal et ses dirigeants ne sont guère fréquentables, les notables locaux ne sont guère en reste. *Longtemps journaliste de la PQR, chargé des faits divers et de la justice, Michel Embareck en connaît un rayon sur les magouilles en tout genres qu'il décrypte avec une minutie et une délectation qu'on devine intenses. Un passionnant et édifiant roman traversé d'humour.* (300 p. - 18.95 €)

Jean-Paul Guéry

Psychose, de Robert Bloch. Points «Thriller» N°3038. Fuyant avec l'argent de son patron, Mary, vingt-sept ans, fait escale dans un hôtel complètement isolé. Seule cliente de l'établissement, elle dîne avec Norman Bates, le fils de la maison. Elle ignore que cet homme timide et complexé, élevé par une mère très castratrice, n'est que frustration et haine contenues. La pauvre Mary paiera de sa vie cette rencontre avec un monstre... Ce roman qui inspira à Alfred Hitchcock le film éponyme (avec l'inoubliable scène du crime dans la douche) est un condensé de terreur psychologique orchestré avec brio par un maître du genre qui réserve au lecteur une surprise de taille. (240 p. - 6.60 €)



Green River, de Tim Willocks. Pocket . Les deux mille huit cents détenus de la prison de haute sécurité de Green River (Texas) ont recréé en captivité une micro-société de la pire espèce basée sur la loi du plus fort, dominée par une violence omniprésente et un racisme exa-cerbé. Au plus fort des tensions, une émeute transforme la prison en un immense et meurtrier champ de bataille. Au milieu des forcenés que rien ne semble pouvoir arrêter, un détenu libérable et un psychiatre tentent d'échapper au massacre. Implacable réquisitoire contre l'univers carcéral américain, ce roman de Tim Willocks révèle une violence extrême insupportable pour les âmes sensibles. (480 p. - 7.60 €)

Écume de sang, de Elizabeth Haynes. Le Livre de Poche Thriller N°33020. Commerciale speedée la semaine, danseuse sexy le week-

end, Gennie avait cloisonné ses deux vies et réussi à mettre suffisamment d'argent de côté pour quitter Londres et acheter la péniche de ses rêves qu'elle avait amarrée dans le Kent. Chaleureusement acceptée par la communauté des mariniers, Gennie a presque coupé les ponts avec le milieu londonien quand son passé lui revient violemment avec le meurtre de son amie danseuse dont on retrouve le corps flottant près de la péniche. Les amis de son ancien patron de boîte de nuit cherchent quelque chose que Gennie planque pour le compte d'un ami. Traquée par les truands et les flics, attendant désespérément l'aide de son ami, Gennie essaie de conserver la maîtrise de la situation. Une intrigue classique mais une héroïne intéressante pour son côté sombre et ses hésitations amoureuses... (450 p. - 7,60 €)

Spécial western

Texas forever, de James Lee Burke. Rivages. Louisiane, 1830. Deux prisonniers d'un pénitencier s'évadent en tuant un gardien. Traqués par le frère de la victime aveuglé par un terrible désir de vengeance, nos deux fugitifs se réfugient au Texas, un État alors sous domination mexicaine et dans une situation politico-militaire pour le moins confuse. Isolés, marginalisés, ils se réfugient dans un campement indien avant de s'enrôler dans l'armée révolutionnaire texane. Comme toujours, James Lee Burke nous livre un récit à forte densité sociale et émotionnelle avec en toile de fond une épopée militaire historique et une aventure humaine assez exceptionnelle. (240 p. - 20 €)

Arizona Tom, de Norman Ginzberg. Héloïse d'Ormesson. À la fin du XIX^e siècle, Ocean Miller, le vieux shérif d'un bled perdu de l'Arizona, se souvient de l'affaire la plus incroyable de sa carrière. En 1883, il découvre en plein désert un gosse de douze ans, sourd et muet, traînant le cadavre démembré d'un homme. Les autorités sont persuadées de la culpabilité de l'enfant, mais Ocean refuse cette hypothèse et mène sa propre enquête sur les traces d'une bande de salopards sans foi ni loi. Un excellent western avec en filigrane les dures conditions de vie des indiens et les pérégrinations attachantes d'un shérif un brun poète, humaniste désabusé et alcoolique assumé. (220 p. - 17 €)

Jean-Paul Guéry

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Samuel Sutra : Kind of Black (Terriciaë « Lecture confort »).

Pour Stan Meursault, pianiste de jazz émérite et reconnu, c'est un grand jour. Ou plutôt ce sera une grande nuit. Sarah Davis va se produire pour un concert unique au Night Tavern, le renommé club de jazz où il joue chaque soir. Sarah Davis, c'est l'étoile accrochée au firmament du jazz, la nouvelle Billie Holiday, qui était partie aux USA pour faire carrière et qui n'était pas revenue depuis. Et cette fin de journée va se dérouler en toute tranquillité car un de ses élèves a fait défection. On peut en effet être un musicien de jazz virtuose et donner des cours pour assurer sa subsistance et payer son loyer. Au Night Tavern, Stan retrouve avec appréhension Sarah, qui n'a pas changé, peut-être embellie même. Elle est accompagnée de Baker son agent, et sous-entendu son compagnon. Et tandis que Baker règle les derniers détails au bar - c'est le problème avec les imprésarios, il y a toujours un tas de papiers à signer même pour un concert donné pour la gloire -, Stan a obtenu le privilège de pouvoir enregistrer, grâce à un magnétophone astucieusement dissimulé, ce concert à des fins d'exploitation. Stan retrouve Sarah dans sa loge et ils ont beaucoup de choses à se dire, mais il y a comme un blocage. Que se raconter qu'on ne sait déjà après dix ans de séparation ? Il s'installe sur scène avec comme accompagnateur un contrebassiste et un batteur, deux jeunes pétris de talent, et la soirée risque d'être mémorable. Et elle l'est effectivement, mais pas dans le sens où les spectateurs l'entendent. Stan entame de ses doigts déliés et papillonnant sur le clavier le morceau destiné à introduire (musicalement et sur scène) Sarah, mais point d'apparition. Alors, il effectue son annonce au micro, mais toujours point de Sarah. Sarah qui ne risque plus de quitter sa loge, un poignard l'a envoyé au pays déjà encombré des jazzwomen. Jacques est en vacances, en récupération, mais son patron ayant besoin de lui, il saute vite fait dans ses habits et arrive au Night Tavern sans perdre de temps. Jacques est policier, célibataire, et les vacances c'est pas vraiment son truc. Son patron fait appel à lui pour prendre les premières dépositions, humer l'atmosphère, laisser travailler la scientifique, puis ce sera au tour de son collègue Blay, qui pour l'heure est injoignable, de prendre la relève. Jacques est fou de jazz, ce qui serait déjà une motivation pour empoigner au débotté le boulot. Au Night Tavern, Franck, son patron l'accueille soulagé. Jacques interroge les présents, c'est-à-dire Victor March, le patron de la

boîte, Marianne, la serveuse, une superbe rousse à la quarantaine resplendissante, le technicien du son, les musiciens et Stan Meursault. Stan qu'il connaît de réputation, et c'est comme s'il approchait une idole. D'ailleurs, il plaque quelques notes sur le piano, encouragé par Stan, mais il faut bien l'avouer, Jacques n'est qu'un amateur. Il a appris la musique, joué en dilettante, mais n'a jamais vraiment été jusqu'au bout de ses envies. Un honnête tapeur de touches. D'ailleurs Stan veut bien lui donner quelques cours. Mais le regard de Jacques est aussi attiré par la présence de Lisa, de la police scientifique. Il ressent quelque chose pour ce bout de femme, même s'il ne veut pas se l'avouer. Il faudrait interroger aussi Baker, l'imprésario. Mais celui-ci manque à l'appel. Il est reparti pour les USA aussitôt les papiers signés. Un départ précipité, une fuite ? La soirée avait attiré beaucoup de monde, mais la cave ne pouvait contenir autant de spectateurs, et la plupart ont suivi les prémices du concert par retransmission interposée. Jacques demande à visionner les bandes vidéo, et quelque chose lui attire l'œil, fugacement. Quoi, il ne saurait dire, alors même si le lendemain Blay prend la relève, Jacques tire un trait sur ses congés et va enquêter en parallèle avec la bénédiction de Franck, son patron. Et entre Jacques et Stan s'amorce une ébauche d'amitié, une complicité musicale.

Le lecteur habitué à ce genre de roman de suspense se doutera assez rapidement de l'identité du ou de la coupable, et de l'épilogue, mais ce petit travail des cellules grises est rapidement mis de côté. Car ce qui importe, c'est la bande-son qui imprègne l'ouvrage. Comme si le lecteur lisait tout en écoutant un enregistrement d'Oscar Peterson par exemple. Samuel ne se gargarise pas d'un jargon spécifique, celui employé avec emphase par des chroniqueurs spécialisés et qui pensent qu'en utilisant des termes abstrus ils vont conquérir de nouveaux adeptes, ou qui veulent démontrer que ce sont des connaisseurs éclairés et que le quidam, qui tente de s'intéresser à leur prose, ne leur arrive pas à la cheville en rédigeant des papiers rebutants. Samuel Sutra reste simple, en véritable amoureux du jazz qui sait que le meilleur moyen de prouver cet attachement est de se mettre à la portée (eh oui) de son interlocuteur. (250 p. 16 €).

Paul Maugendre

LES DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

L'affaire Téquila, de F. G. HAGHENBECK. DENOËL « Et d'ailleurs ». 2012

Acapulco, 1964. Sunny Pascal, détective privé, débarque à Acapulco et s'installe à l'hôtel Flamingos, lieu de rendez-vous de J. Wasp, Red Skelton, Rita Hayworth et autres stars du moment. Il a pour mission d'être l'ange gardien du célèbre Johnny Weissmuller (ancien champion olympique de natation reconverti dans le cinéma et archiconnu pour avoir incarné Tarzan) Weissmuller séjourne au Flamingos pour l'ouverture du festival de cinéma. Ça c'est la raison officielle. En réalité, il accumule les déboires : rupture avec sa quatrième femme, préparation de son cinquième mariage, liens douteux avec la pègre locale à cause d'énormes dettes de jeu, espoir d'un contrat avec une chaîne de télé où l'attendrait un rôle d'aventurier reconverti en gorille... Sunny comprend vite où il met les pieds : dès son arrivée, il est poursuivi par des tueurs; et n'en réchappe que de justesse. Le jour de l'ouverture du festival, une éblouissante fille rousse attire son regard. Sunny, fasciné tombe immédiatement amoureux. Hélas, comme il le déclare lui-même : « Dans la soirée sont apparus des types qui vous bousillent n'importe quel bonheur : la police. » Il reçoit une belle raclée; c'est un simple avertissement à ne pas se mêler de ce qui ne le regarde pas. Rentré à l'hôtel, il n'a pas le temps de souffler qu'un homme baraqué l'attend, un revolver à la main. Que veut-il ? On n'en saura rien car l'homme s'écroule : il avait un beau trou dans le dos. À ses côtés, une mallette remplie de billets de cent dollars. Avec l'aide de Charondas, son ami, Sunny se débarrasse du cadavre. Mais il n'en a pas fini avec les ennuis : un Cubain le menace, sa voiture explose et il en réchappe de justesse, un nain l'agresse... Sunny s'apercevra à la fin qu'il a été l'objet d'une méprise: on l'a pris pour un agent secret américain !

Cette nouvelle enquête du privé beatnik Sunny Pascal succède à Martini shoot. Elle est de la même veine avec une histoire à se tordre de rire, et très farfelue. L'intrigue, assez tordue, met aux prises des acteurs d'Hollywood, des financiers, la police locale, des agents secrets et même un caïd de la mafia. Celle-ci voudrait, semble-t-il, prendre pied au Mexique par le biais d'investissements dans des complexes touristiques afin de faire d'Acapulco une destination incontournable. Pour ce faire, il faut des appuis. La corruption est partout. Sunny ignore les réalités locales lorsqu'il débarque comme un chien dans un jeu de quilles. Il se fait « balader », au sens propre



comme au sens figuré. Et cette naïveté, doublée d'une persévérance à toutes épreuves, réjouit beaucoup le lecteur. Ce polar se veut aussi une peinture corrosive du milieu du cinéma des années 1960. L'auteur en dévoile les clés dans son épilogue. La vie de J. Weissmuller est un peu romancée, mais à peine. Acapulco fut bel et bien fréquenté par de nombreuses vedettes américaines et le célèbre Howard Hughes y vécut, reclus, ses dernières années. Enfin la lecture de ce polar demeure un grand plaisir grâce à son ton humoristique. Le héros subit les pires avanies avec un flegme déconcertant. Prendre la vie du bon côté c'est pour lui essentiel. On peut avoir une idée de son caractère par son regard décalé sur les êtres et les choses. Il décrit ainsi J. Weissmuller: « Il était un peu plus petit que l'Empire State Building, et un poil plus grand que le Capitole. Sa physionomie évoquait un tank blindé panzer et ses bras les rames des drakkars vikings ». L'Affaire tequila est le seul polar que je connaisse qui vous incite à consommer de l'alcool sans modération. Chaque chapitre (il y en a trente-quatre) s'ouvre sur une recette de cocktail dont l'ingrédient de base est souvent... la tequila. Et le lecteur, à la fin, sait préparer une « raid hair », un « pink lady », un « barracuda », etc. N'est-ce pas merveilleux ?

Gérard BOURGERIE

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°164 - Septembre/Octobre 2013

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58